

***La Veuve enragée* lue comme une transposition de la conscience collective de l'intelligentsia acadienne des années 1960 et 1970**

Denis Bourque

Number 1, 1991

Un lieu de rencontre pour les universitaires du continent

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1004262ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1004262ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bourque, D. (1991). *La Veuve enragée* lue comme une transposition de la conscience collective de l'intelligentsia acadienne des années 1960 et 1970. *Francophonies d'Amérique*, (1), 63–71. <https://doi.org/10.7202/1004262ar>

LA VEUVE ENRAGÉE LUE COMME UNE TRANSPOSITION
DE LA CONSCIENCE COLLECTIVE DE L'INTELLIGENTSIA
ACADIENNE DES ANNÉES 1960 ET 1970

DENIS BOURQUE
Université de Moncton

Nous avons poursuivi ici, dans un contexte acadien, l'idée de Lucien Goldmann voulant que certaines œuvres littéraires soient, sur le plan structural, l'expression de la conscience collective du groupe social de l'écrivain. Nous sommes conscient des limites que peut présenter cette démarche. N'a-t-on pas reproché à Goldmann de s'être trop attaché à l'étude des contenus littéraires et d'avoir négligé l'étude de la forme? Nous sommes néanmoins convaincu que cette approche demeure un instrument de travail valable pour le chercheur qui s'intéresse à la sociologie de la littérature. D'ailleurs, nous ne prétendons pas avoir fait ici autre chose qu'une analyse structurale des contenus. Comme objet de notre étude, les œuvres d'Antonine Maillet nous ont paru être un choix fort à propos, d'une part parce qu'elle est la plus prolifique parmi les écrivains acadiens, d'autre part parce que le lien entre son écriture et la société acadienne nous semble être fondamental. Elle a, en effet, consacré la plus grande partie de son œuvre à la description de son pays et de son peuple et à la réactualisation de leur patrimoine ancestral.

Nous devons d'abord, comme le conseille Goldmann, considérer comme objets potentiels d'étude toutes les œuvres d'Antonine Maillet. C'est ce que nous avons fait et quatre œuvres, *Les Crasseux*, *Don L'Original*, *La Veuve enragée* et *Les Cordes-de-Bois*, nous ont apparu comme des transpositions, à divers degrés, cohérentes des structures mentales du groupe acadien. Mais il fallait, à l'intérieur des limites que nous impose cet article, nous arrêter sur une œuvre pour en faire une analyse approfondie. Nous avons choisi *La Veuve enragée*, car elle nous semble être, parmi les œuvres mentionnées, la transposition la plus complète et la plus cohérente de la conscience collective acadienne.

Il faut souligner, toutefois, que la première partie de notre recherche devait porter nécessairement sur l'histoire, les traits sociaux et les tendances idéologiques particulières des Acadiens. Fort heureusement, il existe de nombreux textes traitant des Acadiens et parmi, ceux-ci, plusieurs portent sur les contingences historiques et les phénomènes de conscience collective qui ont fait la spécificité de ce peuple. En partant, nous ne nous trouvions certainement pas dépourvu de matériel d'étude, mais il nous a semblé bon de nous en faire d'abord une vue d'ensemble en commençant par les tout premiers textes qui ont été écrits sur l'Acadie et sur les Acadiens. Certains textes

portant sur la deuxième partie du XIX^e siècle, l'époque que l'on a appelée la Renaissance acadienne et où commence à se dessiner une véritable conscience collective, ainsi que *L'Acadie du discours* de J. P. Hauteceur, étude portant sur les années 1960, nous ont paru d'une importance capitale. Cette dernière période, en particulier, devait nous intéresser puisqu'elle correspond à l'époque où Antonine Maillet publie ses premières œuvres et constitue ce que nous pourrions appeler la période formatrice de l'écrivaine.

À travers ces lectures, nous sommes arrivés à la conclusion que la conscience collective qui prend naissance en Acadie au XIX^e siècle et qui s'est perpétuée, en subissant quelques modifications, jusque dans les années 1960, repose sur deux concepts historiques fondamentaux de la nation acadienne qui remontent, en fait, à la fondation de la colonie : celui d'un peuple idyllique et celui d'un peuple constamment exposé aux affres de l'histoire. Nous nous proposons de faire ici, en premier lieu, un rapide survol de cette histoire en insistant sur les écrits et les événements qui ont favorisé la naissance d'une conscience collective en Acadie et qui l'ont façonnée, pour démontrer ensuite que dans *La Veuve enragée*, Antonine Maillet a transposé, sur le plan structural, la conscience collective de son peuple et, plus précisément, les structures mentales du groupe social particulier auquel elle appartient : celui des intellectuels acadiens des années 1960 et 1970.

C'est dans les écrits de Marc Lescarbot¹ qui, en 1608, accompagnait les fondateurs de la colonie, que nous retrouvons les premières descriptions idylliques de l'Acadie. Il la décrit comme une terre promise, un paradis terrestre où tout est en abondance. Ses habitants, affirme-t-il, formeront un peuple élu puisque chargés d'une mission prophétique : celle de convertir les indigènes et de perpétuer le règne de Dieu sur la terre. Presque un siècle plus tard, en 1699, Dièreville décrit aussi l'Acadie comme un pays d'abondance, un « Pays de Cocagne² », où les habitants vivent dans le bonheur et dans l'insouciance. Certains témoignages de l'époque affirment même que l'aisance des Acadiens les avait rendus un peu paresseux.

Plus près de nous, le poète Longfellow³, au XIX^e siècle, et l'historien Lauvrière, au XX^e siècle, ont également décrit la félicité des premiers Acadiens en insistant sur leurs qualités et sur leurs vertus. Ils auraient été charitables, partageant toujours leurs biens avec les plus indigents, pratiquant, dans les termes de Lauvrière, un genre de « communisme spontané⁴ ». Ils auraient été vigoureux, autosuffisants et de caractère obstiné et indépendant. De plus, les Acadiens auraient été bons vivants, aimant beaucoup la fête, et en même temps leur vie aurait été profondément archétypale, leur valeur primordiale ayant été leur fidélité à leurs origines françaises.

Tous ces écrits ont contribué à former un mythe autour de l'Acadie originelle, mythe dont s'inspireront les intellectuels acadiens des années 1960 et 1970 pour décrire leur société.

Il faut dire, toutefois, que la réalité historique ne supporte pas entièrement le mythe. On ne peut nier que les premiers Acadiens aient connu une cer-

taine vitalité et furent prospères, mais la période précédant la déportation de 1755 a surtout été caractérisée par l'instabilité. À peu près abandonnés de la France, mal gouvernés la plupart du temps par des gouverneurs ambitieux, les Acadiens sont également constamment exposés aux attaques de la Nouvelle-Angleterre. En 1713, à peine plus de cent ans après sa fondation, l'Acadie passe sous l'hégémonie anglaise et déjà les dirigeants britanniques enfantent un projet de déportation, projet qui sera exécuté entre 1755 et 1760.

Sa population décimée, c'est avec lenteur et difficulté que l'Acadie arrivera à renaître. Aux événements de 1755 succède un siècle de silence et d'isolement où il sera permis aux Acadiens qui avaient échappé à la dispersion ou qui étaient revenus d'exil de fonder de nouvelles communautés.

Soutenus par le clergé québécois, les Acadiens produiront une première génération d'intellectuels dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Dans les années 1880, une certaine conscience collective se dessine, surtout à l'occasion de conventions nationales. S'il y a, à cette époque, chez les intellectuels acadiens, une prise de conscience de la situation de leur société, c'est pour constater qu'elle se trouve de nouveau menacée, cette fois par de nouvelles structures économiques et politiques engendrées par l'industrialisation et la Confédération canadienne. Selon le sociologue Camille Richard⁵, c'est surtout en proposant le maintien des traditions que l'on cherchera à assurer la continuité de la société menacée.

On a appelé cette période la Renaissance acadienne et son idéologie devait se perpétuer jusque dans la première moitié du XX^e siècle. Il faut souligner que cette prise de conscience aura permis aux Acadiens de réaliser des progrès considérables, surtout dans le domaine de l'éducation.

Dans les décennies qui suivent la Seconde Guerre mondiale, l'Acadie est le lieu de nouvelles transformations. Les années 1950 et 1960 signalaient la disparition de coutumes et de traditions plusieurs fois séculaires et l'entrée, une fois pour toutes, des Acadiens dans le monde moderne.

Cette situation est perçue comme étant périlleuse par les intellectuels acadiens de l'époque. Un diagnostic de crise, nous dit le sociologue Jean-Paul Hauteceur, est prononcé sur la société. On trouvait non seulement déplorable, mais dangereuse, la mise en oubli des légendes, des contes, de la musique et des traditions populaires. On regrettait la tombée en désuétude du parler franco-acadien qui s'éclipsait sans doute parce que les vérités qu'il exprimait ne correspondaient plus tout à fait aux réalités contemporaines, en raison aussi de l'enseignement du français normatif et de l'influence de l'anglais. On redoutait surtout l'anglicisation montante, le nombre important de « transfuges » qui avaient rejoint le camp anglophone. Dans l'esprit des intellectuels acadiens, c'est l'identité et la survivance même de la collectivité qui sont menacées. On craint la désintégration de la société, la disparition des Acadiens en tant que peuple.

Devant le danger qui se pose, les intellectuels acadiens vont, à l'instar de leurs prédécesseurs, mettre en branle un vaste projet de récupération du

passé ; comme si, en le faisant revivre, on pouvait échapper aux périls actuels. La Société historique acadienne sera fondée pour intéresser les Acadiens à leur histoire. On va œuvrer à la conservation de la tradition orale, recueillant témoignages et documents qui, aujourd'hui, sont devenus précieux.

Plus profondément, nous dit Hauteceur, dans la psyché même des intellectuels acadiens, c'est le mythe de l'Acadie originelle que l'on cherche à faire revivre. Leur intention fondamentale aurait été l'abolition de l'histoire perçue comme événement et la restauration du temps primordial et continu. L'époque de la Renaissance est aussi mythifiée et rejoint le temps originel. Affirmant leur fidélité aux origines, les intellectuels (qui en Acadie constituaient aussi une sorte d'élite dirigeante) se déclarent héritiers de la Renaissance et se donnent comme rôle de conduire l'Acadie jusqu'à son épanouissement.

À la fin des années 1960, a lieu la montée d'une nouvelle génération d'intellectuels, étudiants pour la plupart, regroupés surtout à l'Université de Moncton. Si leur vision de la société acadienne diffère de celle de l'élite intellectuelle de par son contenu, elle lui est très semblable sur le plan structurel. Pour eux, la société est également menacée, mais par une élite anachronique et oligarchique et par la société anglophone dominatrice. Ils proposent la création, par la révolution socialiste, d'une nouvelle société utopique qui sera, elle aussi, à bien des points de vue conforme à la société acadienne originelle. On évoque, en outre, le « communisme spontané » des premiers Acadiens comme justification de ce projet. Hauteceur écrit : « Le village idyllique du pays d'Évangéline raconté par Longfellow et Anselme Chiasson n'est pas sans profonde relation avec la ferme collective imaginée par les premiers idéologues du Parti Acadien⁶. »

Selon nous, la plus grande partie de l'œuvre d'Antonine Maillet s'inscrit dans la tentative de récupération du passé dont nous avons parlé. Cette œuvre est, dans une large mesure, un résultat du diagnostic de crise qui a été prononcé sur la société acadienne, à une certaine époque, par ses idéologues. Autrement dit, son projet d'écriture est intimement lié au projet social des idéologues acadiens de son temps.

Mais si l'on se fie aux théories de Goldmann, certaines des œuvres d'Antonine Maillet devraient exprimer de façon plus explicite les liens entre l'écrit et le social. C'est, en effet, le cas des quatre œuvres que nous avons mentionnées plus haut qui présentent toutes des groupes idylliques et archétypaux menacés d'extinction : Les Crasseux dans la pièce du même nom, Les Puçois dans *Don L'Original* et les Mercenaire dans *La Veuve enragée* et *Les Cordes-de-Bois*. Ces œuvres constituent des expressions de la conscience collective acadienne à un niveau autrement plus profond que celui des intentions conscientes ou inconscientes de l'auteure. Elles sont, à notre avis, sur le plan structural, des transpositions des schèmes mentaux du groupe social auquel appartient Antonine Maillet, celui des intellectuels acadiens des an-

nées 1960 et 1970. D'une part, les groupes de personnages qui nous sont présentés, de par leurs caractéristiques, correspondent, à bien des points de vue, à l'image que les intellectuels acadiens se sont faite de leur société. Ensuite, la situation de ces groupes, comme celle des Acadiens, est présentée comme périlleuse, et c'est leur survie même en tant que groupes qui est menacée. Enfin, le salut que l'auteure leur accorde, dans chacune de ces œuvres, réside en un retour aux origines, en une réinstallation du temps primordial et continu. (Nous faisons exception de la deuxième version des *Crasseux* qui connaît un dénouement tragique et où est affirmée la discontinuité du temps mythique.) Nous avons choisi de ne nous pencher ici que sur une seule œuvre, *La Veuve enragée*.

Examinons d'abord les caractéristiques des Mercenaire dans la pièce. Nous verrons que leurs traits incarnent les qualités et les défauts assignés aux Acadiens par le mythe.

Des Mercenaire, on peut dire qu'elles aiment la fête. Il y a dans la pièce quatre scènes où elles se réjouissent en buvant, en chantant, en dansant, en jouant de l'harmonica ou en écoutant les contes de Tom Thumb.

Les membres du clan vivent au jour le jour, sans souci, et en partageant leurs biens. La Piroune dit : « Un Mercenaire, ça compte point, ça carcule point [...] Ça vit au jour le jour [...] L'aïeul disait, lui, qu'hier c'était hier; et demain serait demain, qu'y avait rien qu'aujourd'hui qui comptit'. » et encore « ... les Cordes-de-Bois [...] c'est une race qu'a l'habitude de bailler à tout le monde sans regardance, et sans rien sauver pour demain. » (p. 150-151)

Les Mercenaire sont autosuffisants et de caractère indépendant : « Les Cordes-de-Bois avont jamais compté sus rien d'autre que sus leu butte » (p. 57), dit la Bessoune. Et s'adressant à sa fille, la Piroune lui confie : « T'as point venue au monde la tête la première. T'as arrivée en mettant un pied devant l'autre, comme si t'avais déjà coumencé à faire ton chemin tout seule, en vraie Cordes-de-Bois. » (p. 56)

On peut aussi dire des membres du clan, qu'elles sont un peu paresseuses. Elles préfèrent la fête au travail et tirent leur subsistance du commerce illicite du vin et de l'amour. Il ne faut pas y voir, avec *La Veuve enragée*, méchanceté et dissolution. C'est bien par charité qu'agissent les Mercenaire. Faisant allusion au vin et au rhum de contrebande, la Veuve accuse : « Et c'est avec ça que vous les saoulez et les dévergondez, les pauvres matelots. » La Piroune lui répond : « Non, c'est avec ça que je les réchappons quand ils sont trop chagrinés; et que je leur rendons la vie qu'ils aviont semée goutte à goutte en travrsant l'océan. » (p. 49)

Ailleurs la Piroune nous dira : « ... une Cordes-de-Bois, ça donne peut-être sa peau, en passant, pour soulager le chagrin d'un esclave, ben ça largue jamais son cœur à c'ti-là qui le mérite point. » (p. 155)

Une autre caractéristique des Mercenaire est leur fidélité à leur race et à leurs origines. Du plus jeune membre du clan, il est dit qu'elle « a été élevée

dans les bonnes coutumes de son monde et de sa lignée » (p. 106), qu'elle ne « fera jamais honte à sa mère, à sa grand-mère, ni à aucun de ses aïeux » (p. 142-143), qu'elle est « une vraie Cordes-de-Bois qui renie point sa race » (p. 36).

Il est intéressant de constater que pour les Mercenaire, à la fin des temps, ce n'est pas à Dieu qu'il faudra rendre compte de ses actions ici-bas, mais plutôt justifier, devant l'ancêtre, sa fidélité aux origines :

La Veuve (en parlant de la Bessoune) : « Je vois que vous élevez bien votre progéniture et qu'elle sera digne de ses aïeux, c'telle-là. »

La Piroune : « Faut bien, si je voulons affronter l'ancêtre fondateur des Cordes-de-Bois au jour du jugement dernier. Faudra y rendre son butin aussi propre qu'il nous l'a laissé. » (p. 75)

On peut souligner aussi la vigueur, la robustesse des Mercenaire. Comparant la descendance des Cordes-de-Bois à la frêle progéniture de la Veuve, Patience dit : « Les loups engendrent des louveteaux. Et les brebis des aïgneaux. » (p. 43)

Or, c'est à l'intérieur de ce tableau qu'une menace grave est prononcée par la Veuve : celle de l'annihilation du clan. Si Antonine Maillet présente ici une société conforme au mythe des origines de la société acadienne, elle exprime aussi, à notre avis, la crise de la société ressentie à l'époque moderne par les intellectuels de sa génération et à la fin de la pièce, une volonté analogue de conservation des schèmes ancestraux.

Le danger que pose la Veuve pour les Mercenaire se fait sentir dès la première scène et s'accroît au fur et à mesure que la pièce progresse. Quatre fois dans la pièce, la fête des Mercenaire sera interrompue par l'arrivée de la Veuve qui complotte ou qui profère des menaces.

La première intervention de la Veuve prend la forme d'un avertissement. Déjà l'existence du clan est mise en cause, car celle-ci menace de priver les Mercenaire de leurs moyens de subsistance.

La seconde intervention est une réplique de la première. Sur la butte, on fait du fricot, on chante, on danse, on joue de l'harmonica. « Atmosphère de carnaval », écrit l'auteure dans les indications de régie. L'entrée, cette fois, de la Veuve inspire immédiatement la crainte et de mauvais pressentiments. « C'est la Veuve enragée », disent les personnages, « Et elle veut notre peau » (p. 72). La Veuve prononce sur le clan une malédiction eschatologique et manifeste sa puissance et sa domination en saccageant la scène.

La Veuve a déjà enfanté le projet d'éliminer le clan en l'embarquant sur le navire de Tom Thumb. Lorsqu'elle se présente une troisième fois devant les Mercenaire, celles-ci s'enfuient et la Veuve se retrouve en tête à tête avec le matelot qui lui refuse sa collaboration.

Avec une troisième intrigue, la Veuve atteint le cœur même du clan et met sa cohésion en cause. Ayant pris connaissance que la Piroune et la Bessoune étaient toutes deux amoureuses de Tom Thumb, la Veuve sème la rivalité entre elles. Elle a, du même coup, réussi à opposer les deux aïeules. Patience

supporte la mère tandis que Zélica supporte la fille. Pendant que les deux vieilles argumentent, se dresse devant elles la menace d'une désintégration, voire même d'une disparition du clan. Patience ayant affirmé que c'est la Piroune qui partira avec Tom et puis qu'elle reviendra un jour chercher sa fille, Zélica s'écrie : « Mon Djeu séminte ! Mais c'te jour-là, je resterons rien que toutes les deusses pour forbir la butte des Cordes-de-Bois. Faut empêcher ça, faut point les quitter faire. » Et Patience lui répond : « Si le vieux Mercenaire avait su qu'il était en train de fonder un pays qui durerait point cent ans ! » (p. 144)

Curieusement, il se produit alors dans la pièce cinq événements caractéristiques des rites de la régénération du temps chez les sociétés archaïques qui vont faire en sorte que le clan pourra transcender la menace d'anéantissement qui pèse sur lui et se renouveler. Ces rites, dit Mircea Eliade⁸, pouvaient comprendre, en premier lieu, l'installation du chaos (dans la pièce, la Veuve a semé le désordre dans le clan), des purifications et des purges (si la Bessoune réussit à échapper à la purge que lui promet sa mère, nous pensons que l'introduction de cet élément, ici, en période de désordre, fait preuve d'un symbolisme valable) et le retour des morts. Dans la pièce, effectivement, il est fait référence aux morts qui reviennent :

La Piroune : « Les morts sont pas loin, de souère. T'as entendu de quoi ? » [...]

Tom Thumb : « Ils rôdent autour de la butte. » [...]

La Piroune : « C'était peut-être l'ancêtre. » (p. 150)

Les rites de renouvellement pouvaient aussi comprendre des orgies, des mariages et surtout l'expulsion symbolique des forces du mal. Cette expulsion pouvait se pratiquer sur un animal, le bouc émissaire, ou sur un homme, symboles de tous les maux de la communauté, qui étaient chassés à l'extérieur du territoire habité.

La dernière scène nous présente Zélica, Patience et la Piroune, le matin, sur leur butte. Zélica prononce alors la fin des Cordes-de-Bois : « M'est avis que ce pays — icitte achève, lui. Ben vite il restera pas parsoune pour planter ses choux. » (p. 165)

La division du clan est encore évidente puisque, pendant un moment, Patience accuse Zélica d'être à l'origine de la catastrophe, mais cette dernière semble finalement transcender la confusion et jette le blâme sur la Veuve qui, dit-elle, est la véritable source de leurs malheurs : « ... Et si tu blâmais une seule fois la vraie coupable de tous nos malheurs ! La garce de chipie de bougresse de Veuve enragée qui nous a ben souhaité tout ce qui nous arrive. Elle a juré d'aouère notre peau et d'achever de vider la butte des Cordes-de-Bois. » (p. 166)

Alors apparaissent Tom et la Bessoune qui reviennent. Tom restera au pays et tout le monde se réjouit, car le pays des ancêtres que l'on croyait mort maintenant revivra. Zélica affirme : « Le v'là le pays des aïeux. Elle est

point parée à mourir encore la butte qu'a défrichetée l'ancêtre Mercenaire. » (p. 168)

La Veuve fait sa dernière entrée, toujours menaçante, « fouène en main ». La Piroune proclame alors le renouvellement de la vie des Cordes-de-Bois :

La Veuve : « C'est-i pour recoumencer? »

La Piroune : « Oui, la Veuve, icitte la vie recoumence. C'est encore un coup mardi gras. » (p. 168)

Alors commence la fête, l'union de la Bessoune et de Tom a été réalisée et la Veuve est chassée de la scène. Elle se sauve en criant. Nous retrouvons, en ces trois derniers éléments, l'orgie, le mariage et l'expulsion des forces du mal qui doivent assurer la continuité et la vitalité des Cordes-de-Bois.

Les Mercenaire auront transcendé la menace d'anéantissement qui pesait sur elles en tant que groupe. Leur société a été renouvelée par l'intervention d'événements caractéristiques des rites de la régénération du temps chez les sociétés archaïques et les Mercenaire retrouvent leur état originel de joie et d'insouciance.

En conclusion à cette étude de *La Veuve enragée*, nous pensons pouvoir affirmer que cette pièce exprime, sur le plan de l'imaginaire, la même structure mythique de pensée exprimée par les intellectuels acadiens dans leurs écrits et discours de nature idéologique. En effet, comme nous l'avons souligné, le groupe qui nous est présenté dans cette œuvre, par les caractéristiques qui lui sont assignées, manifeste une similarité remarquable avec la représentation que la collectivité acadienne s'est faite d'elle-même : il est heureux et insouciant, il aime la fête ; il est charitable et partage ses biens ; il est vigoureux, autosuffisant et de caractère indépendant ; de plus, il est profondément archétypal, sa valeur primordiale étant sa fidélité aux origines. Rappelons ensuite que la survivance des Mercenaire comme groupe est menacée : en raison de forces destructrices extérieures, le clan risque de se désagréger et de mourir. En dernier lieu, le salut que l'auteur accorde aux Mercenaire réside en une régénération du temps des origines. Il ne fait aucun doute, à notre avis, que *La Veuve enragée* exprime la crise de la société acadienne qui a été profondément ressentie pendant les années 1960 et 1970. De plus, l'objectif visé par la pièce est le même que celui proposé par les idéologues : la conservation et le renouvellement des modèles archétypaux.

Enfin, s'il est vrai que *La Veuve enragée*, *Les Cordes-de-Bois*, *Les Crasseux* et *Don L'Orignal* constituent des transpositions cohérentes à divers degrés de la conscience collective de l'intelligentsia acadienne, cela pourrait, pensons-nous, avoir une grande signification en ce qui concerne l'interprétation de l'œuvre de Maillet.

En effet, jusqu'à maintenant, on a eu tendance, surtout en Acadie peut-être, à considérer Antonine Maillet comme une auteure consacrée presque exclusivement à l'écriture du passé. Or, la présence, dans *La Veuve enragée* et dans les trois autres œuvres auxquelles nous avons fait référence, de struc-

tures analogues à la structure de pensée régissant l'interprétation sociale des intellectuels acadiens des années 1960-1970, nous révèle une auteure qui est en relation profonde avec les événements et la pensée idéologique de son temps. Il se peut fort bien, et nous le croyons, que sous l'écrivaine du passé, se cache une écrivaine des temps présents.

NOTES

1. Marc Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle-France*, suivie des *Muses de la Nouvelle-France*, Paris, Chez Jean Millot, 1612; nouv. éd., Paris, Librairie Tross, 1866, 3 vol.

2. Dièreville, *Relation du voyage du Port Royal de l'Acadie ou de la Nouvelle-France*, Rouen, chez Jean-Baptiste Besongne, 1708, dans *Relation of the Voyage to Port Royal in Acadia or New France*, édition de l'original, par Mrs. C. Webster, Toronto, The Champlain Society, 1933; voir aussi *Voyage à l'Acadie*, texte avec introduction et notes de Melvin Galant, dans *Les Cahiers de la Société*

historique acadienne, vol. 3/4, 1985, p. 256.

3. Henry Wadsworth Longfellow, *Évangéline*, traduction par Pamphile Le May dans *Évangéline et autres poèmes de Longfellow*, Montréal, J.-Alfred Guay, 1912.

4. Émile Lauvrière, *La Tragédie d'un peuple*, Paris, Bossard, 1922, vol. 1, p. 182.

5. Camille-Antoine Richard, *L'Idéologie de la première convention nationale acadienne*, thèse, M.Sc.Soc., Université Laval, 1960.

6. Jean-Paul Hauteceur, *L'Acadie du discours*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1975, p. 306.

7. Antonine Maillet, *La Veuve Enragée*, Montréal, Leméac, 1977, p. 151. Désormais, la pagination sera directement indiquée dans le texte.

8. Mircea Eliade, *Le Mythe de l'éternel retour*, Paris, Gallimard, 1949.